

politique : elle était animée, vive, courante et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instans le coin du monde où je me trouvais ; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

FRAGMENS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Je vais mettre ici ce qui me reste des chapitres de l'armée d'Italie, pour ne les pas trop éloigner de ceux qui précèdent. L'intérêt qu'ils présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Léoben se trouve incomplet : toutefois, il en sera d'autant plus précieux, que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout à fait sous la même forme ; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.

Au surplus, au moment d'envoyer ceci à la réimpression, il n'a encore paru, des mémoires de la campagne d'Italie, qu'un seul volume, jusqu'à la bataille de Rivoli inclusivement, et je dois dire que j'y remarque des chapitres entièrement neufs, et que ceux que je connaissais montrent parfois quelque accroissement dans les détails. Soit que Napoléon, dans ses loisirs, y soit revenu par pure prédilection, soit qu'il y

ait été amené par la connaissance d'ouvrages publiés en Europe sur le même sujet.

BATAILLE DU TAGLIAMENTO.

Depuis le passage de la Piave, le 15 mars 1797, jusqu'à l'entrée de l'armée française en Allemagne, le 28 du même mois : espace de dix-sept jours*.

I. *Situation de l'Italie au commencement de 1797.* — La paix de Tolentino avait rétabli les relations avec Rome. La Cour de Naples était satisfaite de la modération des Français à l'égard du Pape : elle y voyait une preuve que l'intention de la République était de ne pas se mêler de ses affaires intérieures, et de ne donner aucun appui aux mécontents. Nous étions maîtres de la république de Gènes, le parti oligarque y était sans crédit. Les républiques Cispadane et Transpadane étaient animées du meilleur esprit; nous y trouvions toute espèce d'assistance. En Piémont, Alexandrie, Fenestrelle, Cherasque, Coni, Tortone, avaient gar-

* Les italiques marquent les corrections faites de la main de Napoléon au manuscrit.

nison française; Suze, Labrunette, Desmont, étaient démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême parmi le peuple. Des mouvemens d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces contre la Cour; le roi de Sardaigne avait réuni ses troupes de ligne en corps d'armée pour les dissiper. Le général français avait tout fait pour maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont : il avait souvent menacé de faire marcher des troupes contre les mécontents; mais les communications étaient rétablies entre le Piémont, la France et les républiques Cispadane et Transpadane. L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont. Les officiers et les soldats français, animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie. Les circonstances étaient devenues telles qu'il fallait, pour assurer les desseins du général français, ou détruire le roi de Sardaigne, ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, et contenir les mécontents. Le général français imagina de proposer un traité offensif et défensif à la cour de Sardaigne; il fut signé par le général Clarke et le marquis de Saint-Marsan. La république garantissait au roi

sa couronne; le roi déclarait la guerre à l'Autriche, et fournissait un contingent de dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Ce traité était très-important pour l'exécution du grand plan du général en chef; son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie. Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au roi, et découragea les malveillans. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes: Brescia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan étaient parfaitement disposés pour la cause française; mais le parti autrichien, qui était celui du Sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de douze mille Esclavons qui étaient dans Venise. Tous les moyens que Napoléon put imaginer pour aplanir les difficultés ayant échoué, il fut obligé de passer outre, et de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve pour observer le pays vénitien et garantir la sûreté de ses derrières. On

verra dans le chapitre suivant, les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette république, avant d'entrer en Allemagne.

II. L'Empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la république française, et d'entrer en négociation. Le général français se dispose à l'y forcer. — Avant et après la prise de Mantoue, diverses ouvertures pacifiques avaient été faites à la cour de Vienne: toutes furent infructueuses; le général Clarke avait été envoyé de Paris avec une lettre du Directoire à l'Empereur d'Allemagne, et des pleins pouvoirs pour négocier et conclure des préliminaires de paix. Une conférence avait eu lieu à Vicence, avant la bataille de Rivoli, entre Clarke et le baron de Vincent, aide-de-camp de l'Empereur. Ce dernier dit que son maître ne reconnaissait point la république française, et ne pouvait entendre parler de paix sans le concours de son allié, c'est-à-dire de l'Angleterre. Depuis la prise de Mantoue, Clarke fit une seconde tentative. Il se rendit à Florence, et vit le grand-duc; il obtint la même réponse. Le général français, tranquille sur l'Italie, résolut de rejeter les Autrichiens au-

delà des Alpes Juliennes, de les poursuivre sur la Drave, sur la Muer, de passer le Simmering, et d'obliger l'empereur d'Autriche à signer la paix dans Vienne. Le projet était vaste, le succès paraissait assuré. Le général en chef promit la paix au gouvernement *français* dans le courant de l'été.

L'armée d'Italie n'avait jamais été si belle, si nombreuse, ni en meilleur état : elle se composait de huit divisions d'infanterie, de six mille chevaux, et comptait cent cinquante pièces de canon bien attelées. Ces troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien nourries, bien payées, composées de vieux soldats et d'excellens officiers. Cette armée, d'environ soixante mille hommes, *pouvait* tout entreprendre.

L'armée française, depuis la prise de Mantoue, menaçait directement les Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; ses avant-postes étaient sur les frontières. Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui avaient leurs quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, en étaient éloignées de plus de cent lieues, *en étant séparées par les Etats* du corps germanique. L'ar-

mée d'Italie était éloignée d'environ cent quatre-vingts lieues de Vienne, et les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse de plus de deux cents lieues. L'armée d'Italie fixa donc toute l'attention de la cour de Vienne. Le prince Charles, qui avait obtenu des succès *sur le Danube* dans les campagnes précédentes, fut envoyé sur la Piave avec quarante mille hommes de *renfort* des meilleures troupes de la monarchie.

Dès le mois de janvier, les ingénieurs autrichiens parcouraient tous les cols et les hauteurs des Alpes noriques, projetaient des retranchemens, dressaient des plans pour fortifier Gradisca, Clagenfurt, Tarvis. Mais tous ses travaux ne pouvaient se commencer qu'après la fonte des neiges, qui, dans les Alpes noriques, ne disparaissent que vers la fin de mars. Il était donc important de prévenir l'ennemi, avant qu'il n'eût réuni tous ses moyens et retranché les gorges et passages difficiles qu'on avait à traverser : Napoléon résolut d'être en Allemagne à la fin de mars.

III. *Plan de campagne de l'armée française pour marcher sur Vienne.* — Le Brenner est la sommité la plus élevée

des Alpes du Tyrol; c'est la division géographique de l'Allemagne et de l'Italie. L'Inn, l'Adda et l'Adige prennent leurs sources sur cette haute chaîne; l'Inn coule du Sud-Ouest au Nord-Est, cinquante lieues dans le Tyrol, sur le revers du Brenner, vers le Danube, dans lequel il se jette, séparant la Bavière de l'Autriche. L'Adda, dont les sources sont près de celles de l'Inn, coule du Nord au Sud, et se jette, après vingt-huit lieues de cours, dans le lac de Côme, d'où elle sort pour traverser la Lombardie. L'Adige, qui prend sa source à peu de lieues de celle de l'Inn, court du Nord au Sud, à une cinquantaine de lieues sur l'autre penchant du Brenner, entre en Italie à Vérone, d'où elle se jette dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Un grand nombre d'affluens coulent dans ses diverses rivières, et forment des gorges à pic où il est impossible de pénétrer sans être maître des sommités. C'est la partie des Alpes la plus rude et la plus difficile, celle qui est la plus coupée et dont la pente est la plus brusque.

Pour se rendre de l'Italie à Vienne, il n'y a que trois grandes chaussées :

celle du Tyrol, celle de la Carinthie, et celle de la Carniole. La première traverse la chaîne supérieure des Alpes au col du Brenner; la seconde au col des Alpes noriques, entre Ponteba et Tarvis; la troisième au col des Alpes de la Carniole, à quelques lieues de Laybach. Suivant la loi générale des Alpes, le col du Brenner est beaucoup plus élevé que le col de Tarvis; le col de Tarvis, que celui de Laybach.

La chaussée du Tyrol part de Vérone, remonte la rive gauche de l'Adige, passe à Trente, Bolzano, Brixen; traverse le Brenner à soixante lieues de Vérone; rencontre l'Inn à Inspruch, à neuf lieues et demie; longe l'Inn jusqu'à demi-chemin de Rattemberg à Kufstein, et trouve Salzburg à trente-quatre lieues et demie, d'où elle traverse Ens sur le Danube à trente-deux lieues, et de là jusqu'à Vienne court trente-six lieues. Cette chaussée, qui porte le nom de chaussée du Tyrol, a donc de Vérone à Vienne cent soixante et onze lieues.

La chaussée de la Carinthie part de Saint-Daniele, traverse la chaîne des Alpes noriques entre Tarvis et la Ponteba,

en parcourant trente et une lieues ; elle passe la Drave à Villach à vingt-quatre lieues et demie ; traverse Clagenfurt , capitale de la Carinthie , à huit lieues de Villach ; rencontre la Mur , qu'elle suit jusqu'à Judenburg , à vingt lieues et demie , et continue , en serpentant sur l'une et l'autre rive jusqu'à Bruch , pendant l'espace de douze lieues. De Bruch la chaussée quitte la Mur et monte pendant douze lieues sur le Simmering , montagne qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la Mur , et de là descend dans la plaine qui conduit à Vienne , qui n'en est plus qu'à vingt lieues. Il y a donc , des frontières de l'Italie à Vienne , quatre-vingt-dix-sept lieues , ou de Saint-Daniele cent vingt-huit lieues.

La chaussée de la Carniole part de Goritz , arrive à Laybach après vingt-sept lieues , passe la Save , les Alpes , et descend sur la Drave , qu'elle passe à Marbourg , à trente lieues et demie de Laybach ; de Marbourg elle rencontre la Mur à Ehrenhausen à quatre lieues et demie ; elle longe cette rivière jusqu'à Bruch , en passant par Gratz , capitale de la Styrie , pendant l'espace de vingt-

six lieues ; là elle rencontre la chaussée de la Carinthie : de Goritz à Vienne il y a donc , par la chaussée de la Carniole , cent trois lieues.

La chaussée du Tyrol se joint à la chaussée de la Carinthie par six communications transversales : 1° un peu au-dessus de Brixen , une chaussée dite Pusthersthal prend à droite , remonte un des affluens de l'Adige , passe à Lienz , Spital , et aboutit à Villach , à quarante-six lieues et demie de Brixen ; 2° de Salzburg part une chaussée qui traverse Rastadt , rencontre le Pusthersthal à Spital , et arrive à Villach , à cinquante-deux lieues de Salzburg ; 3° de la seconde chaussée transversale , à quatre lieues au-dessous de Rastadt , part une chaussée qui suit la Mur jusqu'à Scheiffing , où elle rencontre la chaussée de la Carinthie ; elle a environ seize lieues ; 4° de Lintz sur le Danube par une chaussée qui passe l'Ens près de Rottenman , traverse de hautes montagnes , et descend sur Judenburg ; 5° d'Ens sur le Danube , une chaussée remonte l'Ens pendant environ vingt lieues , et redescend sur Leoben pendant environ huit lieues ; 6° enfin du Danube par Saint-

Polten, une chaussée arrive à Bruch, qui en est à environ vingt-quatre lieues. Les deux chaussées de la Carniole et de la Carinthie se joignent par trois communications transversales : 1^o de Goritz, en remontant l'Isonzo pendant dix lieues, on arrive à Caporetto, où l'on trouve la chaussée d'Udine; six lieues plus haut, on trouve la Chiusa autrichienne : et enfin, cinq lieues plus haut, Tarvis, où elle joint la chaussée de la Ponteba ou de la Carinthie ; 2^o de Laybach part une chaussée qui traverse la Save, la Drave, et arrive, après dix-sept lieues, à Clagenfurt ; mais elle est très-difficile pour l'artillerie ; 3^o enfin de Marbourg une chaussée remonte la Drave et arrive, après environ vingt-cinq lieues, à Clagenfurt, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie ; une fois dépassé Clagenfurt et Marbourg, ces deux chaussées de la Carinthie et de la Carniole cheminent parallèlement à une vingtaine de lieues l'une de l'autre, et n'ont plus aucune communication transversale praticable aux voitures.

Le projet de Napoléon était de pénétrer en Allemagne par la chaussée de la Carinthie, traverser la Carniole, la

Styrie, et d'arriver sur le Simmering ; mais le prince Charles avait deux armées : l'une en Tyrol, et l'autre derrière la Piave ; il fallait donc laisser une partie de l'armée en observation contre l'armée du Tyrol. Le général français préféra faire prendre également l'offensive aux divisions du Tyrol, les faire arriver jusqu'à Brixen, et les diriger sur Clagenfurt par la chaussée de Pusthersthal, dans le temps que le principal corps de l'armée se porterait sur la Piave, traverserait le Tagliamento, déboucherait par la chaussée de la Carinthie sur la Drave et Villach, où il serait rejoint par son aile du Tyrol ; et alors toute l'armée réunie marcherait sur le Simmering.

Trois divisions, formant un ensemble de quinze mille hommes sous les ordres du général Joubert, furent destinées à l'opération du Tyrol ; quatre, sous les ordres du général en chef en personne, faisant trente-cinq mille hommes, marchèrent sur le Tagliamento ; la 8^e, qui se composait en partie des troupes qui avaient marché sur Rome, fut destinée à former un corps d'observation contre Venise, et assurer la tranquillité de nos

derrières. Les généraux de division Baraguey-d'Hilliers et Delmas commandaient dans le Tyrol sous Joubert; les généraux Masséna, Serrurier, Guyeux et Bernadotte étaient à la tête des quatre divisions d'infanterie qui marchaient sur le Tagliamento; le général Dugua commandait la cavalerie. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse devaient passer par le Rhin et entrer en Allemagne, de manière à arriver sur le Lech et le Danube en même temps que l'armée française arriverait sur le Simmering. On avait compté sur la division du Piémont, forte de dix mille hommes; mais le retard des ratifications priva l'armée française de ce renfort *si important*.

IV. *Passage de la Piave, treize mars.*
— Dans le Tyrol, tout le mois de février se passa en fortes escarmouches. Les Autrichiens s'y étaient montrés en force et très-hardis. Sur la Piave, le prince Charles fit divers mouvemens pour profiter de l'éloignement *d'une partie* de l'armée française, qu'il supposait sur Rome. Le général Guyeux se crut menacé à Trévise, et repassa la Brenta; mais le prince Charles, *mieux instruit*, sut que le général français n'avait mené

sur Rome que quatre ou cinq mille hommes, et s'arrêta. Tout se réduisit à quelques escarmouches. Le quartier-général français arriva dans les premiers jours de mars à Bassano.

La proclamation suivante fut mise à l'ordre du jour :

« La prise de Mantoue vient de finir
» une campagne qui vous a donné des
» titres éternels à la reconnaissance de
» la patrie.

» Vous avez remporté la victoire dans
» quatorze batailles rangées et soixante-
» dix combats; vous avez fait plus de cent
» mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq
» cents pièces de canons de campagne,
» deux mille de gros calibres, quatre
» équipages de pont.

» Les contributions mises sur les pays
» que vous avez conquis, ont nourri,
» entretenu, soldé l'armée pendant toute
» la campagne; vous avez en outre envoyé
» trente millions au ministère des finances
» pour le soulagement du trésor public.

» Vous avez enrichi le Museum de
» Paris de plus de trois cents objets,
» chefs-d'œuvre de l'ancienne et nouvelle
» Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour
» produire.

» Vous avez conquis à la République
 » les plus belles contrées de l'Europe ;
 » les républiques Lombarde et Transpa-
 » dane vous doivent leur liberté ; les cou-
 » leurs françaises flottent pour la première
 » fois sur les bords de l'Adriatique, en
 » face et à vingt-quatre heures de navi-
 » gation de l'ancienne Macédoine ; les
 » rois de Sardaigne, de Naples, le Pape,
 » le duc de Parme, se sont détachés de
 » la coalition de nos ennemis, et ont
 » brigué notre amitié ; vous avez chassé
 » les Anglais de Livourne, de Gênes, de
 » la Corse... Mais vous n'avez pas encore
 » tout achevé ; une grande destinée vous
 » est réservée : c'est en vous que la Patrie
 » met ses plus chères espérances ; vous
 » continuerez à en être dignes.

» De tant d'ennemis qui se coalisèrent
 » pour étouffer la République à sa nais-
 » sance, l'Empereur seul reste devant
 » nous : se dégradant lui-même du rang
 » d'une grande puissance, ce prince s'est
 » mis à la solde des marchands de Lon-
 » dres ; il n'a plus de volonté, de politique,
 » que celles de ces insulaires perfides,
 » qui, étrangers aux malheurs de la
 » guerre, sourient avec plaisir aux maux
 » du continent.

» Le Directoire-Exécutif n'a rien épar-
 » gné pour donner la paix à l'Europe ; la
 » modération de ses propositions ne se
 » ressentait pas de la force de ses armées,
 » il n'avait pas consulté votre courage,
 » mais l'humanité et l'envie de vous faire
 » rentrer dans vos familles ; il n'a pas été
 » écouté à Vienne ; il n'est donc plus
 » d'espérance pour la paix, qu'en allant
 » la chercher dans le cœur des États
 » héréditaires de la maison d'Autriche.
 » Vous y trouverez un brave peuple ac-
 » cablé par la guerre qu'il a eue contre
 » les Turcs, et par la guerre actuelle.
 » Les habitans de Vienne et des États
 » d'Autriche gémissent sur l'aveuglement
 » et l'arbitraire de leur gouvernement :
 » il n'en est pas un qui ne soit convaincu
 » que l'or de l'Angleterre a corrompu
 » les ministres de l'Empereur. Vous res-
 » pecterez leur religion et leurs mœurs ;
 » vous protégerez leurs propriétés : c'est
 » la liberté que vous apporterez à la brave
 » nation hongroise.

» La maison d'Autriche, qui depuis
 » trois siècles va perdant à chaque guerre
 » une partie de sa puissance, qui mé-
 » contente ses peuples en les dépouillant
 » de leurs privilèges, se trouvera réduite,

» à la fin de cette sixième campagne
 » (puisqu'elle nous contraind à la faire),
 » à accepter la paix que nous lui accor-
 » derons, et à descendre dans la réalité,
 » au rang des puissances secondaires,
 » où elle s'est déjà placée en se mettant
 » aux gages et à la disposition de l'An-
 » gleterre. *Signé BONAPARTE.* »

L'armée se mit en mouvement. Il fallait passer la Piave, que défendait l'armée du prince Charles, et chercher à gagner avant lui les gorges d'Osopo et de la Ponteba. Masséna, avec sa belle division, fut destiné à remplir cet objet important; il partit de Bassano, passa la Piave, et le Tagliamento dans les montagnes, tournant ainsi toute l'armée du prince Charles. *Celui-ci détacha* une division pour l'opposer à cette manœuvre. Masséna la battit, la poursuivit l'épée dans les reins, lui prit beaucoup de monde et quelques pièces de canon. Parmi ces prisonniers se trouva le général de Lusignan, qui avait insulté les malades français, ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de Wurmser. Masséna se rendit maître de Feltre, de Cadore et de Bellune, *menant battant* la division

autrichienne, sans éprouver de pertes considérables.

Le général en chef se porta le douze sur Azolo, avec la division Serrurier, passa la Piave à la pointe du jour, marcha sur Conégliono, où était le quartier-général autrichien, tournant ainsi toutes les divisions autrichiennes qui défendaient la Basse-Piave, ce qui permit au général Guyeux d'exécuter son passage, à deux heures après-midi, à Ospedaletto. La rivière dans cet endroit est assez haute, et eût exigé un pont; mais la bonne volonté y suppléa. Un seul tambour courut des risques, et fut sauvé par une vivandière de l'armée, qui se jeta à la nage : le général en chef la récompensa en lui attachant au col une chaîne d'or. Le douze, le général français fut à Conégliono avec les divisions Serrurier, Guyeux. La division Bernadotte rejoignit le lendemain.

Le prince Charles avait choisi les plaines du Tagliamento pour champ de bataille, les croyant avantageuses *pour tirer parti* de sa cavalerie. Son arrière-garde essaya de tenir à Sacile; mais elle fut battue par le général Guyeux, qui y entra le treize.

V. *Bataille du Tagliamento, seize mars.* — Le seize, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence, l'armée française sur la rive droite, l'armée autrichienne sur la rive gauche du Tagliamento. Les divisions Gueux, Serrurier et Bernadotte faisaient la gauche du centre, et la droite était, avec le quartier-général, en avant de Valvasone. Le prince Charles, avec des forces à-peu-près égales, était rangé de la même manière, en face, sur la rive gauche. Par cette position, le prince Charles *ne couvrait pas la chaussée de la Ponteba*. Les débris de la division opposée à Masséna n'étaient plus capables de l'arrêter. Cependant la Ponteba était la route la plus courte de Vienne, et la direction naturelle pour couvrir cette capitale. Cette conduite du prince Charles ne pouvait s'expliquer qu'en supposant qu'il ne connaissait pas encore bien le nouveau terrain sur lequel il devait opérer, lequel n'avait jamais été le théâtre de la guerre, dans les temps modernes; ou que, ne croyant pas le général français assez hardi pour se porter sur Vienne, il n'eût de crainte que pour Trieste, centre des établissemens maritimes de

l'Autriche; ou enfin, que ses positions n'étant point définitivement prises, et que, couvert par le Tagliamento, il espérait gagner quelques jours qui suffiraient à une division de grenadiers déjà arrivée à Clagenfurt, pour venir renforcer la division opposée à Masséna.

La canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. La cavalerie légère fit plusieurs charges sur le gravier du torrent. Le général en chef, voyant l'ennemi trop bien préparé, fit poser les armes à ses soldats, et établir les bivouacs. Le général autrichien y fut trompé; il crut que l'armée française, *qui avait marché toute la nuit*, prenait position; il fit un mouvement en arrière, *et alla* reprendre ses bivouacs. Mais, deux heures après, quand tout fut tranquille dans les deux camps, les Français reprirent subitement les armes, et Duphot, à la tête de la 27^e légère, formant l'avant-garde de Gueux, et Murat, à la tête de la 15^e légère, conduisant l'avant-garde de Bernadotte, soutenus chacun par leurs divisions, chaque brigade formant une ligne, et celles-ci, appuyées par Serrurier, marchant derrière en réserve, se précipitèrent dans la rivière. L'ennemi